

Gilles Sebhan
La semaine des martyrs
roman



LES IMPRESSIONS NOUVELLES

**LA SEMAINE DES
MARTYRS**

Ouvrage publié avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Photographie de couverture :
Guirguis Soleiman, mort le 28 janvier 2011
© Denis Dailleux / VU'
www.denisdailleux.com

Mise en page : Mélanie Dufour
© Les Impressions Nouvelles – 2016
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Gilles Sebhan

**LA SEMAINE DES
MARTYRS**

roman

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Pour Mahmoud
Pour Denis

I

Al-Azhar

1.

La première fois que je débarque au Caire, en même temps que l'air brûlant, c'est une silhouette haute qui me frappe. Pas une apparition mais une impression fugace. Au même moment, j'entends qu'on appelle mon nom. Mon ami est venu m'accueillir. Il attrape mon sac de voyage et le tend au garçon dont je m'aperçois alors que c'est la silhouette haute qui a croisé mon regard en débarquant. Le taxi Mohamed sourit en me serrant la main, disant *welcome in Egypt* avec un accent assez comique. À ce moment-là, je l'ignore encore, mais le jeune homme habite loin du centre, dans une ruelle poussiéreuse où sera tendu dans les mois suivant la révolution un calicot avec la photo d'un martyr. Le jeune martyr à visage souriant. Je ne le sais pas encore mais Mohamed aura habité dans un appartement sombre et malodorant d'un immeuble

de briques sur le point de s'effondrer avec toute sa famille, une insalubrité dont aucune trace ne sera jamais décelable sur lui, et je comprendrai mieux encore l'incroyable mystère qu'aura constitué notre rencontre dans sa voiture blanche et noire, Mohamed le taxi avec son regard malicieux, ses T-shirts Adidas et sa petite canine atrophiée lui donnant un charme particulier. Il me faudra du temps pour apprendre que nous sommes deux formes lointaines dans le temps et l'espace qui pourtant se sont rencontrées.

Ce jour de mon arrivée, quelques mois avant la révolution, rien de cela n'existe encore, dans l'air brûlant de l'automne égyptien, sur la route que je découvre pour la première fois tandis que le taxi n'arrête pas de sourire en jetant des coups d'œil dans le rétro et en appelant mon compagnon Mister Doni et en montrant du doigt tel ou tel bâtiment pour me le présenter avec trois mots d'anglais, au moment où mon regard plonge dans un monde que je n'avais jamais fait qu'imaginer et qui se révèle, absolument identique et absolument différent de ce que j'ai pu en lire, parce que tout cela a lieu dans une atmosphère saturée d'une odeur dont la composition, entre ordure et jasmin, n'existe que là.

2.

Je dois sans doute dire un mot de mon ami Denis. Il y a dans ses images un secret que ceux qui le croisent ou l'admirent, ceux qui rêvent de ses vues du Caire, ne peuvent connaître. S'il a photographié comme personne les enfants, les laissés-pour-compte, les souffre-douleurs d'Égypte, c'est par une capacité particulière à l'empathie, mais aussi par volonté d'exorciser une humiliation personnelle datant de son enfance dans un village très français. À son arrivée, la première fois, ce qui l'a frappé, c'est un domestique qu'on faisait dormir sous un meuble. Une armoire somptueuse dans une maison bourgeoise de Garden City. Il a aimé ce domestique d'un amour dépourvu d'arrière-pensées.

À quel moment les choses se sont-elles jouées, de notre rencontre, de notre amitié, de sa décision de visiter les familles, de ma décision de témoigner malgré tout, de mêler mon histoire à l'histoire officielle de la révolution, au risque de la salir. On s'imagine qu'il faut une personnalité universelle pour aborder l'événement politique. Alors que les révolutions sont faites par une somme aussi déviante, atypique, imparfaite d'individus qui pourraient être nous. De garçons et de filles. De jeunes et de vieillards. Il est recommandé de ne pas mêler la grande histoire avec le linge

de corps, la douleur des familles avec les alcôves des hammams. Pourtant ces garçons que j'ai croisés là-bas dans la vapeur, ces hommes qui parfois venaient de loin pour y passer la nuit, ce sont eux aussi qui ayant désobéi à leur mère inquiète, ayant salué une dernière fois leurs sœurs qui les regardaient partir par le carreau d'une fenêtre, défilaient tous ces jours de lutte, eux qui assiégeaient les postes de police au péril de leur vie dans tous les quartiers du Caire, ce jour du 28 janvier 2011 où a été donné l'ordre de tirer et de tuer.

3.

Peut-être les choses ont-elles réellement commencé pour moi ce jour où j'ai vu le garçon au T-shirt noir blanc rouge, à l'allure d'enfant agile, s'effondrer sur le pont au milieu des fumigènes, peut-être est-ce le premier moment de ma révolution personnelle, de cette décision prise que je ne resterais pas enfermé jusqu'à la fin dans le renoncement douloureux au monde. À moins que ce moment fondateur soit au fond plus ancien et que tout ait commencé cette première nuit dans la découverte de la ville, tandis que le taxi filait sur la voie rapide et que j'inaugurais une série d'habitudes nouvelles, l'arrivée par le vol du soir, l'enthousiasme discret de Mohamed qui ressemblait à un petit renard des sables, le débit ininterrompu de mon ami me faisant entrer de plain-pied dans son histoire du

moment et l'ombre incroyable de la cité des Morts que nous laissions sur notre gauche pour aller dîner dans les jardins du parc Al-Azhar.

Le parc constituait comme un vrai résumé de l'esprit de la ville. Al-Azhar, ancienne montagne de détritrus qui était devenue un paradis pour amoureux à travers un coûteux projet d'aménagement, résumé dis-je car l'ordure et le sublime semblaient s'y côtoyer de manière indispensable. Avant la révolution, on reprochait à mon ami ses clichés qui ne témoignaient que de la misère et pas de la modernité du pays, c'était l'orientalisme qui continuait par d'autres armes, disait-on parfois. Où étaient les buildings, les superbes réalisations du temps présent, les tours en forme de palmier. Les reproches venaient surtout des autorités les plus hautes qui ne supportaient pas qu'on montre le visage des habitants du vrai Caire, les décharges, les murs dressés pour cacher les bidonvilles aux touristes, les remparts de la haine. Le Caire était un peu dans l'esprit des gens comme cette montagne millénaire de détritrus, en plein milieu de la ville, transformée en parc royal : un mensonge. Et quelque chose persistait du désir de cacher la misère, de dérober la vérité aux regards, quelque chose d'un peu soviétique après l'heure, surveiller par exemple les étrangers soupçonnés d'espionnage lorsqu'ils quittaient les pyramides et le musée des Antiquités pour visiter les quartiers délabrés de la ville. *Par ici, par ici, photographiez plutôt la*

mosquée toute neuve construite avec le pieux argent de l'Arabie Saoudite. C'est ainsi que lors d'une promenade dans un quartier populaire, ayant voulu monter sur la terrasse d'un immeuble pour photographier la vue, nous nous sommes fait arrêter par un des voisins particulièrement zélé.

Nous voici, je m'en souviens, invités assez fermement à nous asseoir dans un salon étroit, nous attendons quelques minutes sous la garde d'un fils courtaud. Au mur, des dizaines de cadres, avec des images sanglantes du Christ, un Saint-Georges terrassant le dragon, une autre figure sainte devant un chameau, ainsi qu'un enfant de chœur en prière agenouillé et, dans un petit cadre ovale, la figure de la maîtresse de maison, petite madame rondouillarde présentée comme une madone en extase. L'homme énervé qui nous séquestre, un gros monsieur copte, revient au salon en nous tendant un téléphone. À l'autre bout, un inconnu parlant français, peut-être un responsable de quartier. Que faisons-nous là. Sommes-nous des journalistes. Que voulons-nous montrer au monde, il y a tellement de belles choses au Caire, pourquoi photographier des décharges et des détritres. Mister Doni s'amuse beaucoup de la situation, il a dû la vivre cent fois. Et il sait que le sésame est toujours le même : quelques formules de politesse disant qu'on baise les mains, les pieds, que les yeux sont bénis et qu'on aime

Le Caire mère du monde. Ensuite on nous sert le thé et le gros homme, les yeux mouillés de petites larmes, se lève pour nous coller à chacun, et sans discussion, un gros baiser sur la joue. À l'époque, j'avais trouvé l'aventure assez drôle. À présent, je ne peux penser au gros homme sans une triste nostalgie. Je me demande ce qu'il a fait, ce gros homme ridicule, aux jours de la révolution. Mais je crains que, comme beaucoup d'autres, il soit resté chez lui en se disant que c'était encore un coup des ennemis du pays.

Et puis le taxi Mohamed. Ce premier soir, il avait le regard brillant de cette situation inédite qui le mettait à la table d'un restaurant donnant sur tout Le Caire, au sommet de cette montagne artificielle ornée de palmiers royaux. Nous étions bien loin de penser à la politique du pays. Il s'agissait seulement d'un rapport personnel. Peut-être le taxi espérait-il que quelque chose advienne dans sa vie qui le tire hors de cette pièce qu'il partageait avec ses frères et qui faisait de l'intérieur de sa voiture l'endroit le plus intime de sa vie, le seul où parfois il pouvait, entre deux courses, la musique de la radio à fond, souffler et s'imaginer au milieu du monde et non pas coincé dans le recoin d'une grande ville, dans quelques centimètres carrés de tôle pour le restant de ses jours. Ce soir-là, je n'avais aucune conscience, aucune volonté de conscience socio-économique concernant Mohamed, et lui non

plus ne devait pas beaucoup penser à cela, malgré le prix des plats. Mais nous étions, dans la douceur de l'air, servis par de jeunes hommes souriants, unis dans le luxe et le désir. Et sa dent atrophiée luisait dans l'obscurité comme un petit dieu protecteur et malin.

Sakkara

1.

Sans doute le charme a-t-il opéré immédiatement, mêlé de peur. Car je n'étais pas très assuré, au départ, de sortir seul de l'appartement de la rue Hassan Ramadan, dans un quartier pourtant où se trouvaient quelques bâtiments officiels et leurs gardes souriants. Au coin de la rue, ceux de l'ambassade syrienne avaient des visages de miel, et si vous les fixiez dans les yeux ils ne pouvaient pas s'empêcher de sourire. J'ai toujours senti que faire l'amour au Caire était une réalisation possible mais pas indispensable, tant vous était donnée d'emblée l'assurance d'une séduction sensuelle et réciproque. Le langage lui-même se trouve peuplé de la possibilité d'un amour tendre, un inconnu vous serre la main en vous disant *tu m'illumines*, et dans la rue les amis se disent *je t'aime* à tout bout de champ. Je n'ai pas rencontré un seul Égyptien qui soit capable de s'énerver quand vous lui faites un compliment sur

sa beauté. Au contraire. Je me souviens qu'au début je trouvais Denis inconscient ou intrépide. Si, au milieu d'une rue, il voyait un groupe de voyous, au lieu de s'éclipser pour ne pas risquer une mauvaise rencontre, il s'arrêtait et se mettait à les fixer comme un nouveau sujet photographique. Je ne doutais pas que nous ayons dans la minute des ennuis, comme cela aurait été le cas dans n'importe quelle ville d'Europe occidentale où les signes comptent plus que les actes, où l'agression est une règle, la fraternisation une exception étrange et presque inconvenante. Le plus audacieux nous faisait signe d'approcher. Chacun se présentait. Nous baragouinions quelques mots, mi-arabe mi-anglais. Denis isolait l'un ou l'autre pour un portrait, et quand je lui demandais la raison de son choix, il me répondait : *celui-là me touche à cause de sa blessure que les autres ne voient pas.*

Je ne comprenais que trop son trouble devant la souffrance. Sans doute étions-nous hantés par de jeunes fantômes bien avant que cela n'arrive, que le premier mort ne s'effondre dans la rue où nous manifestions. Hantés par les garçons de la rue, les femmes à voiles multiples, à nuances multiples de réclusion ou de bonheur, les vieux délabrés repassant du linge une vie durant derrière une cage d'escalier, les enfants en bande avec des bouts de machine dans les bras, des poteries, des cages à oiseaux, des enfants à lèvres boudeuses et visages noirs. Sans doute étions-nous

Du même auteur

Haut risque, Parc, 2003

Presque gentil, Denoël, « Romans français », 2005

La Dette, Éditions Gallimard, « Blanche », 2006

Fête des pères, Denoël, « Romans français », 2009

Tony Duvert, l'enfant silencieux, Denoël, 2010

Domodossola, le suicide de Jean Genet, Denoël, 2010

London WC2, Les Impressions nouvelles, 2013

Salamandre, Le dilettante, 2014

Mandelbaum ou le rêve d'Auschwitz, Les Impressions nouvelles, 2014

Retour à Duvert, Le dilettante, 2015